

Fondamentale dans la littérature de l'Antiquité, la question des savoirs (de leur acquisition, de leurs formes, de leur diffusion, de leurs usages) est en particulier dotée d'une importance déterminante dans les mythes, qui les représentent le plus souvent comme objet d'ambitions et de désirs légitimes, rejoignant l'essence même de la condition humaine. Mais les récits mythologiques grecs et romains disent aussi de manière récurrente les risques impliqués par la détention du savoir : qu'il s'agisse d'une découverte scientifique, de l'acquisition d'un savoir-faire technique ou, plus largement, du passage de l'ignorance à la connaissance et notamment à la connaissance de soi, de nombreux textes laissent entendre voire affirment qu'il vaut parfois mieux *ne pas savoir* ou, tout au moins, ne pas *trop* en savoir. Ils nous décrivent, autour de personnages que leur grandeur et leurs tourments rendent universels, les dérives, les excès et les catastrophes suscités par l'accès de l'homme – l'être humain en général ou un individu précis – à une connaissance qui aurait dû lui rester inaccessible, qu'elle soit l'apanage d'une instance supérieure (les dieux, les dirigeants politiques, les philosophes, etc.) ou, surtout, qu'elle devienne, une fois placée dans les mauvaises mains, potentiellement ou réellement destructrice, souvent pour celui qui en est le détenteur et pour son entourage, quelquefois aussi pour la cité, voire pour l'humanité tout entière. L'étude des racines antiques de ce questionnement, vues comme point de départ d'une chaîne ininterrompue de réécritures allant jusqu'à notre époque, peut permettre d'analyser les ressorts de la force de suggestion – ou, si l'on préfère, de l'actualité – qui n'a jamais cessé d'être la sienne.

Tel est le cadre scientifique dans lequel s'est inscrit le colloque international « Les Sirènes ou le savoir périlleux, d'Homère au XXI^e siècle », qui s'est tenu à la Maison des Sciences de l'Homme de Clermont-Ferrand les 21 et 22 mars 2013 et dont cet ouvrage constitue le prolongement. Premier volet d'un projet intitulé « Mythologies des savoirs : de l'ivresse aux dangers² », ce colloque a affirmé par sa position même le statut absolument singulier des Sirènes. Elles posent en effet d'emblée, avec une puissance symbolique et poétique inégalable, un problème

2. Je conduis ce projet dans le cadre du programme transversal « Les enjeux des savoirs. Héritage, transmission, pouvoirs » du CELIS (Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique, EA 1002, université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand), programme dont Philippe Mesnard est responsable. Pour plus d'informations, je renvoie au site du CELIS : [<http://celis.univ-bpclermont.fr/spip.php?article665>]. Ma réflexion est également en rapport avec un autre programme transversal du CELIS, « Mythes, cultures, sociétés » [<http://celis.univ-bpclermont.fr/spip.php?article302>], dont l'un des séminaires, « Voix poétiques et mythes féminins », a d'ailleurs abordé le mythe des Sirènes lors d'une séance consacrée aux figures de l'eau. Plus largement, la démarche qui est la mienne s'inscrit dans une tradition, très fortement ancrée au sein du CELIS, de travail sur les mythes.

complexe qui, au fil des siècles, des auteurs et des œuvres, révélera la multiplicité de ses dimensions (scientifique, philosophique, morale, psychologique, politique) et soulèvera d'importants enjeux esthétiques et génériques³. Et elles ouvrent, dans l'histoire littéraire, le cortège des figures mythologiques de la connaissance dangereuse : grandes figures mythiques grecques et romaines comme Cassandre, Hécube, Œdipe, mais aussi Theuth dans le *Phèdre* de Platon, de nombreux personnages des *Métamorphoses* d'Ovide (Actéon, Narcisse, Arachné, etc.) ou encore Psyché dans *L'Âne d'or* d'Apulée ; personnages bibliques également, qui touchent à un savoir excessif (pensons à l'épisode de la tentation et de la Chute dans la *Genèse*, où Adam et Ève consomment le fruit interdit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ou encore à celui de la Tour de Babel, où les langues sont brouillées et les hommes dispersés pour limiter leur pouvoir) ; enfin figurations littéraires modernes des dangers du savoir, tels Faust ou Frankenstein, qui sont enracinés dans des modèles plus anciens mais les renouvellent en explorant une forme spécifique de savoir interdit, le tabou de la création artificielle de l'homme par l'homme.

Pourtant, j'avais d'abord écarté les Sirènes de ma réflexion sur le savoir et ses périls en mythologie, pensant que, sur elles, tout avait déjà été dit. Quelque temps plus tard, alors que j'évoquais le projet « Mythologies des savoirs : de l'ivresse aux dangers » avec ma collègue Sandrine Dubel, celle-ci eut, comme moi, l'idée d'une réflexion sur les Sirènes, mais pour la rejeter aussitôt, comme je l'avais fait et pour les mêmes raisons. Nous étions donc d'accord ; mais de fait, nous avions bel et bien, toutes deux, pensé spontanément aux Sirènes, ce qui était en soi frappant et intéressant. Qu'elle soit remerciée ici, car notre échange a été, de fait, le véritable point de départ de mon travail sur la question du savoir dans le mythe des Sirènes. J'ai commencé à me pencher de manière plus approfondie sur les formes prises par cette question dans l'histoire des différentes Sirènes que je connaissais, d'Homère à Andersen et même à des incarnations plus récentes et parfois moins

3. Ces dimensions et ses enjeux seront abordés à travers les séquences successives du projet « Mythologies des savoirs : de l'ivresse aux dangers » : volumes collectifs *Les Figures tragiques du savoir. Les Dangers de la connaissance dans les tragédies grecques et leur postérité* (issu des journées d'étude et d'agrégation des 4 et 5 avril 2013 : [<http://celis.univ-bpclermont.fr/spip.php?article656>]), et en préparation, avec la collaboration d'A. de Cremoux, pour soumission au comité éditorial des Presses Universitaires du Septentrion) ; *Cassandre, figure du témoignage et de la transmission mémorielle* (V. LÉONARD-ROQUES et P. MESNARD [dir.], Paris, Kimé, coll. « Histoire et Mémoire », à paraître) ; *Les Mythes du savoir dangereux dans la littérature scientifique et philosophique de l'Antiquité* (en préparation) ; journée d'étude « *Cur aliquid vidi?* Les mythes romains des dangers du savoir et leurs réécritures », prévue pour janvier 2015 à l'université Paris-Sorbonne en collaboration avec H. Casanova-Robin ; journées d'étude « Séductions et périls du savoir dans les récits bibliques » (2015) et « Mythes littéraires modernes de l'ambivalence du savoir » (2016).

directement littéraires – puisées notamment dans l’univers du manga et du film d’animation⁴ –, en passant par Ovide et ses *doctae Sirenes*⁵ puis par le surprenant phénomène qui, au Haut Moyen Âge, semble-t-il, substitua aux femmes-oiseaux de l’Antiquité des femmes-poissons, sans pour autant ôter à leur destin son double lien avec la connaissance et avec la souffrance. J’ai par ailleurs continué à interroger de manière informelle tel ou tel collègue et me suis aperçue d’une part qu’il existait des chercheurs qui avaient envie de parler *encore* des Sirènes, d’autre part qu’il était peut-être possible d’en parler de manière nouvelle par l’affirmation claire du point de vue spécifique choisi pour le faire.

Ce n’est donc pas au mythe des Sirènes en général que nous nous intéresserons ici : la bibliographie le concernant est immense, comme l’a récemment montré le livre de Maurizio Bettini et Luigi Spina⁶. C’est au rapport de ce mythe avec la question du savoir et, plus précisément, des périls du savoir. Cette question apparaît essentielle dès la version homérique du mythe. Certes, quand, au chant XII de l’*Odyssée* (v. 39-54), Circé avertit Ulysse au sujet des Sirènes, c’est de la séduction de leur chant qu’elle lui parle et non de son contenu ; c’est ce charme qui se trouve mis en équation avec une mort que seule la ruse indiquée par la magicienne permettra d’éviter. Mais quand, un peu plus loin, les Sirènes elles-mêmes s’adressent à Ulysse, c’est autant la connaissance que le plaisir esthétique qu’elles lui promettent (v. 184-191) : « Viens ici, voyons, Ulysse tant célébré, la grande gloire des Achéens, arrête ta nef pour écouter nos deux voix ! Personne encore, poussant sa nef noire, n’a dépassé ces lieux sans écouter chanter la voix qui sort de notre bouche avec la douceur du miel ! On s’en va rassasié, et l’on sait davantage ; car nous savons, n’en doute pas, tout ce qu’ont enduré Argiens et Troyens dans la large Troade, de par la volonté des dieux ; et nous savons tout ce qui arrive sur la terre qui tant d’êtres nourrit⁷ ! » Les toutes premières Sirènes de la littérature incarnent donc et le savoir et ses dangers : la transmission de ce qu’elles savent – et elles disent *tout* savoir – comporte, par la jouissance sensorielle dont elle s’accompagne, un danger de mort pour celui qui en bénéficie.

4. Je pense par exemple, dans l’œuvre de H. Miyazaki, aux figures de femmes-oiseaux que constituent ponctuellement Nausicaä dans *Nausicaä de la Vallée du Vent* (manga publié entre 1982 et 1994 et film d’animation sorti en 1984) et Yubaba dans *Le Voyage de Chihiro* (2001), ainsi qu’à l’histoire de Ponyo dans *Ponyo sur la falaise* (2008), variation passionnante sur – entre autres – *La Petite Sirène* d’Andersen.

5. *Métamorphoses*, V, 555.

6. *Le Mythe des Sirènes*, Paris, Belin, 2010.

7. Je cite la traduction de L. Bardollet, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1995.

Le texte homérique a été le point de départ d'une trame presque infinie de variantes, auxquelles s'en est ajoutée une, fondamentale mais qui n'influe pas directement sur notre propos : celle qui, à partir d'un certain moment – littérairement parlant, aux VII^e-VIII^e siècles, dans le *Liber monstrorum de diuersis generibus* –, a surimposé à l'image de la Sirène femme-oiseau, sans la faire disparaître, celle de la Sirène femme-poisson, l'hybridité restant donc une constante sur laquelle nous serons d'ailleurs amenés à nous pencher, car elle est directement liée à la fois au savoir des Sirènes et à la dangerosité de ce savoir. Le parcours littéraire que nous allons accomplir partira donc d'Homère et, totalement ouvert dans le temps comme dans l'espace, nous conduira à travers des textes où les Sirènes, qu'elles soient femmes-oiseaux ou femmes-poissons, apparaissent liées tant à la question du savoir qu'à la présence du danger.

L'association avec le savoir a été faite de manière récurrente après l'*Odyssee* : rapportons-nous aux généalogies qui font des Sirènes les filles d'une Muse, ou à certains des noms qui leur sont donnés et qui sont liés aux choses de l'esprit ; rappelons-nous les Sirènes platoniciennes qui, au livre X de la *République*, règlent de leur chant l'harmonie des sphères ; pensons surtout à l'interprétation cicéronienne des Sirènes comme figures de la soif humaine de connaissance dans le *De finibus*, puis aux « doctes Sirènes » d'Ovide, désireuses de changer de forme pour mieux chercher leur amie Proserpine enlevée par Pluton, ou encore aux Sirènes savantes des humanistes – Pontano, Montaigne – et à d'autres, modernes et contemporaines, qui apparaissent comme témoins de l'histoire de l'humanité ou détentrices d'un savoir précieux sur l'homme.

Quant au danger, il est presque inséparable de la figure des Sirènes ; mais on oublie souvent que, si elles sont en général présentées comme un péril mortel pour ceux qui croisent leur chemin, elles rencontrent elles-mêmes, dans certains textes, l'altération, la mutilation, la mort, et que leur mythe est, dans nombre de ses variantes, « un mythe de l'échec⁸ » : qu'elles soient vaincues par Ulysse grâce au stratagème enseigné par Circé, neutralisées par la cithare d'Orphée qui brouille leur chant, humiliées par les Muses, châtiées par Cérès pour leur incapacité à retrouver Proserpine ou, plus récemment et plus prosaïquement, abandonnées par celui qu'elles aiment, telle l'héroïne du conte d'Andersen, qu'elles soient suppliciées par autrui ou qu'elles se punissent elles-mêmes, parfois jusqu'au suicide, les Sirènes de la littérature connaissent souvent un sort douloureux.

L'objet de ce volume est d'analyser, en une trajectoire globalement chronologique allant de l'*Odyssee* à nos jours, les incarnations littéraires du mythe dans

8. SPINA L., *Le Mythe des Sirènes*, op. cit., p. 84.

lesquelles ces deux motifs, celui du savoir et celui du danger, s'articulent l'un à l'autre, et de rechercher non seulement les modalités, mais surtout les motivations et les effets de cette articulation, susceptible d'enrichir l'interprétation du destin mythologique des Sirènes et des textes qui l'ont construit et le construisent encore. Cette analyse se déploie en deux parties (« Le savoir périlleux des Sirènes antiques, d'Homère à Ovide » et « Devenirs des Sirènes et de leur savoir, du Moyen Âge à nos jours ») qui, si elles sont de longueur et de structuration très similaires, diffèrent par ailleurs beaucoup l'une de l'autre, ne serait-ce que parce que la première est, par définition, d'une grande homogénéité – celle même de la littérature antique, marquée par une très forte continuité intertextuelle – alors que la seconde forme une mosaïque d'univers littéraires très différents que seules, ou presque, nos Sirènes rapprochent⁹.

Les dix premiers articles concernent donc les Sirènes de l'Antiquité grecque et romaine, avec – comment pourrait-il en être autrement? – un chapitre liminaire (« Les Sirènes de l'*Odyssee* ») consacré au texte fondateur du mythe. Pietro Pucci voit dans les Sirènes homériques les Muses de l'*Iliade*, incarnation du pouvoir merveilleux du poème antérieur sur l'œuvre nouvelle; tenté de succomber à ce pouvoir, Ulysse court le risque de s'abolir dans un non-lieu où règne peut-être le silence, autrement dit de mourir en tant que personnage héroïque. Sylvie Perceau, s'attachant à la lettre – souvent oubliée – du passage homérique, montre le caractère spéculaire de celui-ci, reposant sur l'ambivalence du chant des Sirènes, qui tiennent tant de l'aède épique que du chœur mélrique et incarnent à ce titre le brouillage poétique à l'œuvre dans l'*Odyssee*. François Dingremont met en question le rapport entre savoir et danger chez les Sirènes d'Homère et montre que, loin d'être de simples allégories de la connaissance, elles offrent à Ulysse un miroir trompeur, puissamment séduisant, dans lequel il ne saurait rencontrer que l'oubli. Le deuxième chapitre, « Fécondité littéraire des Sirènes homériques en terre grecque », part de l'*Odyssee* pour explorer, autour d'elle, l'expansion du mythe dans le monde hellénique: Isabella Nova entrelace textes littéraires et références à la décoration des vases pour étudier la tradition, postérieure à Homère, du suicide des Sirènes, qui meurent de n'avoir pas pu retenir Ulysse; Anne-Claire Soussan définit leur nature liminaire, liée d'une part à leur situation géographique, d'autre part à l'hybridité oxymorique qui les caractérise, et analyse le mythe à la lumière de la notion de transgression, dans l'*Odyssee* et dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes; et Laury-Nuria André montre comment ce dernier, par de complexes

9. Cette remarque sur la différence entre les deux parties de l'ouvrage m'a été inspirée, jusque dans certaines formulations, par Anne Rolet, que je remercie pour sa lecture et ses encouragements.

jeux d'intertextualité joints à une poétique nouvelle du paysage, « désenchante » les Sirènes homériques et fait d'elles des figures du savoir propre à son époque. Dans le chapitre III (« Correspondances mythiques »), Camille Semenzato et Philippe Arnaud mettent en parallèle le mythe des Sirènes et deux autres mythes liés aux savoirs et à ses dangers : celui des Muses, qu'un cheminement d'Homère à Euripide en passant par Alcman et Pindare fait apparaître comme moins opposées aux Sirènes – et moins « positives », alors que les Sirènes seraient « négatives » – qu'il n'y paraît ; et celui de Narcisse, fasciné comme les victimes des Sirènes par un objet parlant clivé, tout ensemble fini et sans limites. Le chapitre « Sirènes romaines, entre pensée philosophique et réflexion poétique » nous transporte enfin à Rome, chez deux auteurs dont les Sirènes sont foncièrement positives : Cicéron (Carlos Lévy), qui dans le *De finibus* les présente comme porteuses de beauté du chant et de promesses de savoir, dans une relecture portée par la volonté de réconcilier Aristote et Platon ; et Ovide (Hélène Vial), avec les Sirènes des *Métamorphoses*, qui, délibérément, se mettent en danger et sacrifient partiellement leur corps, mues par la quête d'un savoir affectif lié à la force d'un attachement humain.

Avec la seconde partie du volume, nous quittons l'Antiquité pour découvrir ou redécouvrir, du Moyen Âge à nos jours, dix résurgences littéraires du mythe. Avec le chapitre I (« Sirènes médiévales, Sirènes en mutation »), nous nous penchons sur deux grands textes médiévaux : le *Physiologos* (Anna Angelini), où les Sirènes, représentant l'hypocrisie et l'hérésie, sont des figures du savoir diabolique, leur hybridité physique reflétant leur duplicité intérieure ; et la *Divine comédie* de Dante (Giampiero Scafoglio), aventure de l'esprit humain dans laquelle Ulysse symbolise l'aspiration humaine à la connaissance, avec ses périls, incarnés au chant XIX du *Purgatoire* par la Sirène à laquelle Dante ne cède pas. Le chapitre II (« Deux réécritures du mythe à la Renaissance »), aborde les Sirènes des humanistes : Hélène Casanova-Robin souligne le rayonnement, dans l'œuvre de Giovanni Pontano, de la figure de la Sirène, avec en particulier Parthénopé, *puella docta* fondatrice de Naples qui est le symbole d'une certaine poésie et d'une sagesse nourrie de culture antique ; Nathalie Hervé montre comment la réécriture de l'épisode homérique opérée par Étienne Forcadet dans son *Chant des trois sirènes* constitue une étape importante de l'émergence de la littérature en langue française par la traduction/imitation de modèles antiques subtilement entrelacés. Un troisième chapitre, qui est sans doute le plus divers de tous (« Variations sur la Sirène dans la littérature de langue française du XVIII^e au XX^e siècle »), démultiplie les angles de vue sur le mythe qui nous intéresse, enrichissant l'analyse de perspectives métaphoriques ou, au contraire, de prolongements très matériels (telle la sirène de bateau) : dans l'article de Houda Landolsi, la Suzanne Simonin de

Diderot, dont la présence physique même, et les souffrances, incarnent les périls du savoir, fait indirectement revivre la figure antique de la Sirène ; les sirènes mallarméennes évoquées par Salah Oueslati mettent en scène et en question la relation du poète et de ses lecteurs, relation sur laquelle pèse constamment la menace de l'échec, revers de la séduction ; Guillaume Rousseau montre ensuite que le premier roman d'Alain Robbe-Grillet, *Un régicide*, ne donne aux Sirènes une place centrale que pour les supprimer, montrant ainsi qu'elles incarnent pour l'auteur les dangers de la fiction, non-savoir porteur de désenchantement ; enfin, dans l'article d'Irena Trujic, la figure de la Sirène dans *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert apparaît comme un outil d'investigation du monde féminin et de l'articulation entre désir, savoir et mort. Enfin, le dernier chapitre (« Sirènes modernes et postmodernes ») offre au volume une conclusion en forme d'ouverture totale : l'article de Gilda Tentorio nous conduit des Sirènes antiques à la Γοργόνα du folklore grec moderne, femme-poisson, sœur d'Alexandre le Grand, dont l'énigme posée aux marins est inséparable d'un danger de mort ; Luigi Spina rappelle la phénoménale capacité du mythe des Sirènes, en tant que mythe du savoir dangereux, à incarner divers phénomènes propres au monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, et dit l'importance d'une enquête sur le devenir moderne du mythe antique pour mieux comprendre ce dernier.

L'ensemble forme un itinéraire critique et poétique qui se veut curieux de toutes les rencontres, mais ne prétend aucunement à l'exhaustivité ; ainsi les belles et énigmatiques Sirènes d'Apollinaire, dont la récurrence aiguise la curiosité, en sont-elles absentes¹⁰. Je ne le déplorerai pas, non seulement parce qu'en ces

10. Je me permets de les mentionner ici, en une simple suggestion de lecture et de réflexion. Les premières, chronologiquement parlant, sont celles du *Bestiaire*, accompagnées de l'illustration de Raoul Dufy reproduite au début de cette introduction : « Saché-je d'où provient, Sirènes, votre ennui / Quand vous vous lamentez, au large, dans la nuit ? / Mer, je suis comme toi, plein de voix machinées / Et mes vaisseaux chantants se nomment les années » (Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 27). Ce sont ensuite, dans « Zone », les sirènes qui prennent place dans le cortège des oiseaux et, « laissant les périlleux détroits / Arrivent en chantant bellement toutes trois » (*Alcools*, *ibid.*, p. 41) ; dans « La Chanson du mal-aimé », c'est le poète lui-même qui déclare savoir « des chansons pour les sirènes » (*ibid.*, p. 50 et 59) et évoque une « putain » dans les yeux de laquelle « nageaient les sirènes » (*ibid.*, p. 53) ; dans le très mallarméen « Lul de Faltenin » passent et repassent les Sirènes (ainsi « Sirènes j'ai rampé vers vos / Grottes tiriez aux mers la langue / En dansant devant leurs chevaux / puis battiez de vos ailes d'anges / Et j'écoutais vos chœurs rivaux », *ibid.*, p. 97, puis « Sirènes enfin je descends / Dans une grotte avide J'aime / Vos yeux Les degrés sont glissants / Au loin que vous devenez naines / N'attirez plus aucun passant », *ibid.*, p. 98, et enfin « Le soleil d'hiver m'a rejoint / Les oteles nous ensanglantent / Dans le nid des Sirènes loin / Du troupeau d'étoiles oblongues », *ibid.*) ; et dans « L'Émigrant de Landor Road », c'est la « sirène moderne sans époux » qui fait retentir ses

Sirènes-là le motif de la voix prime sur celui du savoir, mais surtout parce qu'il serait malvenu de regretter une absence ponctuelle quand on a par ailleurs la chance d'avoir reçu des contributions aussi nombreuses, diverses et stimulantes, véritables « chansons pour les sirènes » en même temps qu'études sur elles.

Je souhaite, pour clore cette introduction, exprimer une reconnaissance toute particulière envers ceux sans qui ni le colloque des 21 et 22 mars 2013 ni ce livre n'auraient vu le jour : Philippe Mesnard, qui, en accueillant mon projet dans l'axe transversal qu'il coordonne, m'a offert la possibilité de donner un cadre à une réflexion déjà ancienne ; Pascale Auraix-Jonchière et Frédéric Calas, qui ont accueilli chaleureusement l'idée de cette manifestation et m'ont permis de la réaliser ; les membres du comité scientifique, Pascale Auraix-Jonchière, Hélène Casanova-Robin, Sylvie Perceau, Pietro Pucci et Luigi Spina ; et Élisabeth Harriet, secrétaire du CELIS, qui s'est chargée de l'organisation matérielle du colloque avec un enthousiasme et une efficacité remarquables. J'adresse également mes plus vifs remerciements aux chercheurs érudits et passionnés qui, venus – certains de loin – nous faire partager « leurs » Sirènes, ont fait la qualité intellectuelle de cette rencontre, assortie d'une rare chaleur humaine. Puisse l'intensité heureuse de ces deux journées se communiquer au livre qui, enrichi de nouvelles contributions elles aussi savantes et sensibles, en continue et en parachève l'histoire.

« cris » (*ibid.*, p. 106). Après *Alcools*, les références deviennent à la fois plus sporadiques et plus terre à terre : dans « Le Neuvième poème secret », le poète déclare « Je suis le seul poisson de ton océan voluptueux / Toi ma belle sirène » (*Poèmes à Madeleine, ibid.*, p. 634) ; dans l'un des *Poèmes épistolaires*, il affirme : « La goyave m'a dit le chant de la Sirène / Qui s'en vint de Floride échouer noire et naine / Dans la rue à Billy très bien dite de Seine » (*ibid.*, p. 830) ; enfin, dans un quatrain sans titre de 1913, il écrit : « Ô Bateaux Souvenirs et vous Nuages Flottes / Qui fuyez la Sirène et les feux d'un cargo » (*ibid.*, p. 1028).